

presque aussitôt, et s'approchant vivement du Tambero, il lui dit à l'oreille :

- Voulez-vous gagner vingt piastres ?
- Gagner trente piastres ? dit-il.
- J'ai dit vingt.
- J'ai entendu trente.
- Eh bien, va pour trente ! fit l'Alguazil avec une grimace.
- Que faut-il faire pour cela ?
- Me donner un renseignement.
- Pas autre chose ?
- Non.
- Venez avec moi, reprit le Tambero.

Tous deux entrèrent dans une pièce servant de bureau, dont le Tambero ferma la porte derrière lui.

- Où est l'argent ? demanda-t-il.
- Le voici ; répondit l'autre.

Et il lui remit trente piastres ; le Tambero compta deux fois la somme, puis après l'avoir enfouie dans les énormes poches de ses grègues :

— Le compte y est, dit-il. Maintenant, voyons le renseignement.

— Ce matin trois voyageurs à cheval, dont une jeune et jolie femme, suivis par un énorme molosse, ont traversé la « villa » de Arabiohi ; ils semblaient être très pressés et l'étaient, en effet ; se sont-ils arrêtés dans votre Tambo ?

— Oui, señor, répondit le Tambero avec une politesse goguenarde, ils m'ont fait l'honneur de descendre chez moi ; ils y ont même déjeuné ; il n'y a pas longtemps que leur repas est terminé.

— Très bien ! fit l'Alguazil en se frottant les mains ; alors ils sont encore ici ?

— Pardon, señor, dit sèchement le Tambero, nous n'avons traité que pour un seul renseignement, je vous l'ai donné, nous sommes quittes.

— Hein ? se récria l'autre.

— Dame ! les affaires sont les affaires ; je ne puis perdre mon temps à causer avec les voyageurs auxquels il plaît de m'interroger, cela n'en finirait plus ; ceci est un second renseignement, je ne demande pas mieux que de traiter avec vous au même prix.

— Mais c'est une indigne friponnerie ! s'écria l'autre exaspéré.

— Non, c'est un marché, mais pas d'injures, je ne les supporterai pas ; je suis chez moi, faites-y attention ; vous ne voulez pas faire un nouveau marché ? à votre aise, je ne force personne, serviteur de tout mon cœur !

Et il leva le loquet de la porte.

L'Alguazil se sentit pris ; il comprit qu'il ne gagnerait rien à discuter, il préféra transiger.

— Un moment, dit-il.

— A quoi bon ? fit l'autre, j'ai affaire.

— Je consens à vous donner encore quarante piastres.

— Ah ! voilà qui me plaît.

— Mais vous répondrez à toutes mes questions, franchement, honnêtement et sans plus de faux-fuyants.

— Humph ! quarante piastres ce n'est pas beaucoup.

— C'est à prendre ou à laisser, je ne me laisserai pas rançonner davantage par vous.

— Voilà un mot de trop, mais je suis bon homme, je ne m'en offense pas ; d'ailleurs j'aime à rendre service, dit-il avec une bonhomie goguenarde, où sont les quarante piastres ?

— Mais vous répondrez à toutes mes questions ?

— C'est convenu ; donnez.

L'Alguazil s'exécuta en soupirant.

Comme la première fois le Tambero compta deux fois la somme, puis après l'avoir fait disparaître, il dit en se grattant le nez :

— Vous allez tout savoir.

— Ce ne sera pas trop tôt, dit l'autre, avec une grimace de mauvaise humeur.

— Dame ! c'est de votre faute, dit le Tambero ; écoutez bien ce ne sera pas long.

— Allez ; j'écoute.

— Donc, ces trois voyageurs et le chien, se sont arrêtés ici. Ils ont acheté des provisions et se sont mis à déjeuner de bon appétit, dans un Quarto ouvrant sur la première cour ; je les ai laissés chez eux en train de manger ; je suis alors sorti, pour aller solder une dette importante ; quand je suis revenu, je ne les ai plus retrouvés, ils avaient laissé trois piastres sur la table du Quarto, et ils étaient partis ; voilà.

— Comment, voilà ?

— Dame, puisqu'ils étaient partis !

— Mais par où sont-ils partis ?

— Dame, par la porte, probablement.

— Ah çà ! vous vous moquez de moi à la fin ! s'écria l'Alguazil exaspéré.

— Moi ? pas le moins du monde, vous m'interrogez, je vous réponds.

— Personne ne les a vus partir ?

— Non.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Peut-être sont-ils encore chez vous ?

— Non, fit-il en hochant la tête, il est impossible de se cacher ici, ils seront alors partis du côté de la campagne.

— Vous avez donc une porte ouvrant sur la campagne ?

— Oui, elle conduit à « Totos Santos » où elle rejoint la grande route Chihuahua, en passant par « Tepachi » et « Concepcion ». C'est de ce côté que nous arrivent ici les marchands de « Chihuahua », « Cohahuila », « Nuevo León » et « Tamaulipas », à l'époque des foires.

— Il n'existe pas d'autres routes plus directes ?

— Celle-ci l'est, sauf un léger coude, pour gagner « Totos Santos » ; je n'en connais pas d'autres.

— Alors ils ont dû prendre par là ? dit naïvement l'Alguazil.

— C'est évident, fit le Tambero d'une voix railleuse.

— Sont-ils partis depuis longtemps ?

— Je ne saurais vous le dire positivement ; mais, quand je suis parti, ils avaient à peu près terminé leur déjeuner ; je suis revenu depuis à peu près une demi-heure ; ils ne doivent pas avoir une grande avance sur vous ; d'autant plus que leur chevaux paraissent assez fatigués.

— Vous m'assurez qu'ils ne sont point ici ?

— Quant à cela je vous l'affirme, d'ailleurs vous pouvez chercher ; si vous trouvez quelque chose, il n'y aura rien de fait ; je vous rendrai l'argent que vous m'avez donné.

Ce dernier argument sembla péremptoire à l'Alguazil.

— C'est bien, dit-il je m'en rapporte à vous, vous allez nous faire sortir par cette porte de la campagne.

— Comme il vous plaira.

— Venez donc, nous n'avons déjà perdu que trop de temps